

Sommaire

JUIN 2000

N° 18

Accord perdu, à corps retrouvé

Jean-François Gravouil	3	Avant propos
Chantal Masquelier-Savatier	5	Editorial

dossier

Marie-Laure Gassin	22	D'une conception de l'Existence à une thérapie grandeur nature - 2) révision du cadre
Serge Ginger	50	Corps interdits ... ou inter-dits ?
Brigitte Martel	65	A l'écoute du pôle agressif de la sexualité
Ulla Bandelow	83	L'intimité : une expérience thérapeutique par le Sensitive Gestalt Massage ®
Laurence Luyé-Tanet	105	La danse et la thérapie - atelier Art du mouvement
Chantal Masquelier-Savatier	117	La Gestalt et la bio-énergie sont-elles cousines ?

Rebonds

Emmanuelle Giloots	131	La dignité humaine dans la relation thérapeutique
--------------------	-----	---

Hors dossier

Daan van Baalen	141	Gestalt et diagnostic
<i>Traduction d'Anne Bienfait</i>		

revue des livres

Pierre Van Damme	186	<i>Les bases de la psychothérapie</i> d'O. Chambrion et M. Marie Cardine
Fernande Amblard	189	<i>Mais tu ne m'avais pas dit «ça» ou la communication intime dans le couple</i> de Ajanta Graf et Serge Vidal
	191	<i>Mars et Vénus en amour</i> , John Gray
Françoise Rossignol	192	<i>L'histoire en héritage, roman familial et trajectoire sociale</i> , Vincent de Gaulejac

*Illustrations : photographies des œuvres de Geneviève Henry-Savatier
Poèmes de Claude Haza*

Revue de la Société Française de Gestalt

Directeur de la Publication : le président, Jean-François Gravouil

Directrice de la Rédaction : Chantal Masquelier-Savatier

Courrier : 5 rue du Pressoir Coquet - 60000 Beauvais

Comité de lecture

Fernande AMBLARD (Ferney-Voltaire),

Claude HAZA (Nice),

Pierre JANIN (Meymans),

Patrice RANJARD (Paris),

Françoise ROSSIGNOL (Saint-Malo),

Pierre VAN DAMME (Lille),

Lecteur consultant

Jean VAN PÉVENAGE (Belgique).

Edition

Revue Gestalt

21 rue du Faubourg Saint-Antoine - 75011 Paris - France

Tarif des abonnements et ventes au numéro

(Voir page 200)

Illustrations : photographies des œuvres de Geneviève Henry-Savatier

Poèmes de Claude Haza

Conception et réalisation : Agycom, Paris

Imprimé en France par Imprimerie Nory, Paris.

Dépôt légal : 3^{ème} trimestre 2000.

Copyright : Société Française de Gestalt

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait quelconque de cette revue par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISSN 1154-5232

Chantal Masquelier-Savatier

EDITORIAL

Chantal Masquelier-Savatier, Directrice de la rédaction

«**M**on corps ? c'est moi !». Quoi de plus spontané et naturel que cette réponse enfantine à l'interrogation. «Qu'est-ce que ton corps ? «Souvent surpris par cette question incongrue, l'enfant joint le geste à la parole et tambourine ses petites mains à plat sur sa poitrine comme pour nous convaincre. Il lui arrive ensuite de prendre un air songeur, une moue perplexe ou un tantinet méprisante pour ce sot d'adulte qui doute d'une telle évidence. Cela va de soi, son corps c'est lui ! Cette perspective unitaire qui adopte la vision d'un corps qui est moi, d'un moi qui est corps pose que l'existence humaine est d'abord physique, faite de chair et d'os. Le corps est la condition de la vie de l'Homme. Il est aussi la manifestation tangible de son individualité. Cette affirmation que l'Homme est corps n'est pas neuve dans l'histoire de la pensée, mais elle est particulièrement valorisée dans l'approche phénoménologique existentielle, dont elle constitue la trame fondamentale. «Mon être dans le monde, c'est mon corps, comme condition nécessaire de l'existence d'un monde et comme réalisation contingente de cette condition».(1)

1 - Jean-Paul Sartre :
L'être et le néant, p. 376.
Gallimard 1972.

Le corps vécu

Cette conception insiste sur le primat du *subjectif* : être un corps plutôt que d'avoir un corps. Je suis le seul à éprouver mon corps de l'intérieur. Cet éprouvé s'appuie sur des sensations organiques et kinesthésiques. Je dispose de ce corps pour être et me mouvoir. Il est le lieu de l'avoir été, de l'étant et de l'advenir. Par lui, j'ai le sentiment de la continuité d'exister. C'est par lui, que je m'ouvre au possible. Mais cette subjectivité est une limite à la perception, à la connaissance de moi. Je

ne peux me percevoir, me voir comme l'autre me voit. Une partie de moi m'échappe, demeure inaccessible et vient donc réduire ce champ possible. (2)

La relation au monde se fait donc par l'intermédiaire du corps. «Ni chose, ni outil, mon corps, c'est moi au monde» résume Merleau-Ponty (3), dont la pensée s'accorde bien avec la vision gestaltiste. Le corps sous-tend la *présence au monde*, il est la manière d'être au monde. C'est à partir des sensations et des perceptions que la conscience émerge. «C'est tout entier, que l'être pour soi doit être corps et tout entier qu'il doit être conscience : il ne saurait être uni à un corps. Pareillement, l'être pour autrui est corps tout entier ; il n'y a pas là de phénomènes psychiques à unir au corps ; il n'y a rien derrière le corps. Mais le corps est tout entier psychique» affirme Sartre (4). Ce lien indissoluble entre le corporel et la conscience remet en cause toute tentative de différencier l'interne de l'externe, le sujet de l'objet. Ce qui compte c'est la relation entre moi et le monde, entre moi et autrui et cette relation s'incarne physiquement ; elle n'est pas statique, elle est en perpétuel mouvement. Le corps est entièrement et intentionnellement engagé dans le monde. Cette idée se retrouve dans la formulation concise de Merleau-Ponty : «L'union de l'âme et du corps n'est pas scellée par un décret arbitraire entre deux termes extérieurs, l'un objet, l'autre sujet. Elle s'accomplit à chaque instant dans le mouvement de l'existence» (5).

Lorsque nous observons un tout petit, nous sommes saisis par cette qualité de présence : c'est l'expression motrice qui traduit directement la façon dont il habite son corps et vit sa relation au monde. Nous supposons aisément un *état originnaire* où le corps et le cri, qui précède la parole, sont confondus. L'expression a pour but premier la conservation immédiate de la vie, elle est tendue vers la satisfaction des besoins. La conscience d'un corps différencié se construit progressivement grâce à l'alternance de la présence et de l'absence, du contact et du vide, de la satisfaction et du manque. C'est à travers cette succession d'expériences que s'élabore le schéma corporel, accession à une identité physique, fonction à la fois de la matu-

2 - Le thème du «corps en Gestalt» a fait l'objet des journées d'études de la SFG à Nantes en 1991.

Bernadette Merlant et Jacques Blaize ont développé certaines de ces idées d'ans un atelier intitulé «Phénoménologie et Gestalt».

3 - Maurice Merleau-Ponty : Phénoménologie de la perception. Gallimard 1945.

4 - Jean-Paul Sartre : L'être et le néant, p. 352.

5 - Maurice Merleau-Ponty : idem p. 105.

ration physiologique et de l'interaction avec l'environnement. Une étape capitale dans l'édification du schéma corporel est le triomphe du stade du miroir où l'enfant peut enfin se reconnaître, reconnaître l'autre, se distinguer de l'autre et se distinguer de sa propre image. L'apparition de la conscience du moi se fonde dans l'expérience du corps. Cette expérience ne peut se produire que dans une relation à l'autre, qui met alors plusieurs corps, plusieurs expériences en jeu...

Le corps connu

Cette évidence phénoménologique du corps vécu rend insensé l'acharnement cartésien, dont nous héritons, à distinguer l'âme et le corps et surtout à valoriser la suprématie de l'avoïr sur l'être, du connu sur le vécu. La prétention cartésienne semble liée à l'espoir de la maîtrise de l'esprit sur le corps. Le succès de cette affirmation est alimenté par les progrès scientifiques et le positivisme médical qui renforcent la conception d'un *corps objectif*, corps objet que le praticien manipule à sa guise tant dans une visée expérimentale que dans un projet de soulagement ou de guérison. Nous sommes dans un système manichéen de toute puissance. Mais cet excès de rationalisme fait contrepoids à l'inquiétude devant l'inconnu. En effet, n'est-il pas intolérable que quelque chose de l'ordre du pulsionnel, de l'archaïque échappe à notre contrôle ? N'est-il pas légitime de craindre que l'impulsivité violente ou sexuelle déborde la raison humaine ? N'est-il pas insupportable que l'Homme soit ainsi limité et condamné à finir, à mourir ?

Nous reportant au contexte du 17^{ième} siècle, nous voyons poindre le doute sur l'existence de Dieu, l'incertitude sur l'origine divine de l'Homme. L'explication biblique ne suffit plus. Pour élever l'Homme au-dessus de la nature et de l'animal, le philosophe fait donc appel au primat de la raison. Cette prérogative de la pensée sur le corps cherche à la fois à juguler les forces maléfiques et à faire contrepoids aux données existentielles de la condition humaine. Face à l'intolérable, il est rassurant de réduire le corps à une guenille que l'on traîne, guenille méprisable et mortelle et de valoriser l'âme honorable et immortelle.

Mais cette tentative de maîtrise aboutit à une morale restrictive et causaliste qui s'allie à la culpabilité judéo-chrétienne. Le schéma est clair et sécurisant quand on oppose radicalement le bien et le mal, le bon et le mauvais, l'ange et la bête, le divin et le démoniaque, la santé et la maladie, la raison et la folie, etc. Mais ce clivage engendre un amalgame dangereux quand maladie et folie confondues, incarnant la bête et Satan, deviennent répréhensibles et condamnables et conduisent à des procédures d'exclusion. Ce clivage évoque le processus de projection-réflexion, par lequel nous préférons rejeter le *mauvais* hors de nous pour l'accuser impunément ; mais en retour nous nous sentons coupable et donc *mauvais* de cette agression. Cette dichotomie entre le corps et l'esprit, qui renvoie à la dualité entre l'interne et l'externe, nous enferme donc dans une boucle infernale qui a profondément imprégné la pensée occidentale.

Le corps représenté

Deux révolutions vont ébranler les bases de ces convictions, d'abord celle de Darwin au 19^{ème} siècle qui démontre que l'origine de l'Homme est dans la lignée animale, puis celle de la psychanalyse, un siècle après, qui nous livre aux forces inconscientes. Il faudra l'audace d'un Freud pour sortir de cette logique binaire qui dédaigne et réduit le corps, pour valoriser l'importance des pulsions vitales physiologiques et érotiques en les étayant sur des zones corporelles. Ainsi la démarche freudienne réhabilite fondamentalement le corps et la théorie de la libido s'appuie d'abord sur le besoin primaire. Mais le glissement de la recherche de satisfaction à celle du plaisir, amène à privilégier les trois orifices (bouche-anus-sexe) plutôt que de considérer l'ensemble du corps. Parallèlement le passage du besoin au désir amène progressivement à ne plus s'occuper que de la *représentation imaginaire* du corps, aux dépens de sa réalité.

D'autre part la métapsychologie freudienne se construit, elle aussi, sur un modèle scientifique et rationnel et s'origine dans le contexte sociologique de la famille patriarcale. A travers l'élabo-

Chantal Masquelier-Savatier

ration de cette théorie nous retrouvons l'idée de forces contraires qui s'opposent : au départ l'opposition entre l'auto-conservation et l'énergie sexuelle, s'appuyant sur la dualité entre le principe de plaisir et le principe de réalité, puis dans la révision de la théorie, l'opposition entre pulsion de vie et pulsion de mort (Eros-Thanatos). Cela induit un conflit interne, un rapport de forces qui ne peut se résoudre que par la dominance d'un aspect sur l'autre qui se soumet. C'est ainsi que l'élaboration du *Surmoi* va permettre de sortir de la relation incestueuse œdipienne en intégrant la loi. Dans cette vision adaptatrice, il reste quelque chose de l'animal à dompter, du pulsionnel à maîtriser.

Nous retrouvons dans d'autres systèmes de pensée, ce type de représentation. Ainsi chez Jung, le compromis entre les forces inconscientes et l'exigence du monde extérieur passe par la confrontation aux différentes figures de l'autre en soi même : l'ombre, le dragon, les polarités animus-anima, etc. Annick de Souzenelle 6 poursuit cette recherche en montrant que certains archétypes liés aux grands mythes de l'humanité s'incarnent corporellement. Explorant «le symbolisme du corps humain», elle propose de lire et d'interpréter le message du corps . Comme dans la vision psychanalytique où «tout est langage», il s'agit du corps représenté. Dans une vision holistique de l'Homme, la visée de développement passe par l'intégration des polarités contraires. La théorie paradoxale du changement développe l'idée de s'identifier successivement à deux aspects de soi-même, pour habiter l'un *et* l'autre, plutôt que de rester dans l'exclusivité qui pousse à choisir l'un *ou* l'autre et à rejeter une partie de soi même. Mais seule la théorie du champ à laquelle se réfère la Gestalt-thérapie (et qui influence également les thérapies systémiques), sort de ce principe de dualité et ouvre à la *coexistence* et à la *corrélation* de multiples aspects de la personne dans son environnement. Dans cette conception, le corps fait intégralement partie de ce *tout* dynamique. C'est à partir de lui que s'organise le champ visuel et perceptif. N'est-il pas le *pivot du monde* ?

6 - Annick de Souzenelle :
Le symbolisme du corps
humain. Ed. Dangles 1984

Et aujourd'hui ?

L'air du temps est au culte du corps ! Le corps affiché par les médias est une «bonne forme» esthétiquement parfaite. Partout, la publicité, la presse, le cinéma nous présentent une beauté plastique, inaltérable. Cette image du corps, distanciée et idéalisée, entraîne une grande intolérance à l'imperfection, à la dysmorphie, à la disgrâce et tout simplement à la différence. Les canons esthétiques imposent une norme culturelle à laquelle il est contraignant de ressembler et de laquelle il est dévalorisant de se distinguer. Voici quelques caractéristiques du modèle corporel contemporain, qui se posent comme des critères d'évaluation de la personne.

- ***Le corps apparent.***

L'importance de l'apparence est visible dans la norme esthétique, les mensurations de taille et de poids, la mode vestimentaire. Le recours à un régime alimentaire draconien ou à la chirurgie esthétique traduisent sa rigueur. Toute particularité est rabotée, tout écart est montré du doigt. Ne pas être pareil, c'est «être moche».

- ***Le corps propre.***

Le confort et le modernisme aboutissent, sous couvert de salubrité, à une hygiène sévère. Le corps du nourrisson est récuré dès la maternité ; le savon, la pierre ponce et le gommage nivellent les moindres aspérités jusqu'à provoquer la recrudescence des manifestations allergiques. La chasse aux odeurs et aux saveurs naturelles règne.

- ***Le corps fonctionnel.***

Le travail, la rentabilité, l'efficacité réclament un corps qui marche comme une mécanique infaillible. Les moindres signes de fatigue, de surmenage de souffrance physique sont mal vus et souvent interprétés comme de la mauvaise volonté. Cette manière de considérer la santé, crée l'évitement, la phobie ou le déni de la maladie.

- *Le corps éternel.*

Tout est fait pour masquer l'âge et l'usure du temps : les manipulations esthétiques, les produits cosmétiques, les gymnastiques diverses et les prothèses sophistiquées. Ces différents subterfuges ajoutés à l'allongement de la durée de la vie procurent l'illusion de l'éternelle jeunesse qui fait reculer la perspective de la mort.

- *Le corps jouisseur.*

Dans cette civilisation «presse-bouton», le corps est une machine qui doit «jouir à tous les coups». La moindre anomalie dans la sexualité est vécue comme une tare honteuse. Les critères de performance et de rapidité viennent supplanter la douceur des préalables et la tendresse qui prolonge le rapport proprement dit. D'autre part la contraception introduit un nouveau clivage entre procréation et sexualité, qui isole l'acte sexuel et lui fait perdre de son sens.

En outre, l'évolution des sciences et de la médecine entraînent la *désappropriation du corps*. Les progrès spectaculaires en matière de conception et de naissance assistée, contribuent à donner l'espoir de la maîtrise de la procréation, pouvoir confié le plus souvent au médecin. Les mères sontensemencées, telles des génisses et la tendance est à calibrer les bébés en poids et en Q.I. ! Ces manipulations génétiques engagent un questionnement éthique qui dépasse notre propos. Le corps célébré aujourd'hui est donc un corps sain et fonctionnel plutôt qu'un corps habité et désirant ; la tendance est de le canaliser et de l'exploiter. Dans un tel contexte, la tentation des psychothérapeutes est de renforcer ce schéma mécanique et de proposer des exercices d'entretien ou de réparation. La thérapie risque alors d'être assimilée à un cours de gymnastique supplémentaire qui viendrait s'ajouter aux techniques corporelles en vogue. Se vantant d'être brève et efficace, elle attire et séduit, comme une recette magique visant l'épanouissement corporel. Le patient, désormais appelé client, devient consommateur et "zappe" d'une technique à l'autre, d'un groupe à

l'autre, d'un thérapeute à l'autre dans la quête infinie d'un bon objet qui comble. Se pose alors la question de l'objectif de la psychothérapie : doit-elle renforcer ce mythe d'un corps beau, sain et efficace ? et ce faisant alimenter l'illusion de la *toute puissance* infantile ? Ou doit-elle permettre d'affronter le manque, la souffrance, l'inachevé ? En l'occurrence, la dimension corporelle nous fait cruellement sentir la limitation, la dégradation physique ; elle nous confronte à l'incomplétude et à la finitude, conditions de l'humanité.

Ce discours peut paraître pessimiste après la vague d'espoir de la révolution de 1968 qui prônait la libération du corps, des émotions et de la sexualité. Le «mouvement du potentiel humain» de la psychologie humaniste témoignait de cette ouverture en facilitant le développement des thérapies psychocorporelles. Le succès de la Gestalt-thérapie en France a bénéficié de ce climat libertaire. Mais aujourd'hui, nous assistons à un retour de balancier, le culte de l'hédonisme est passé de mode. Associé au risque d'abus de pouvoir, sexuel ou financier, il devient suspect. Nous passons d'un excès à l'autre, d'une grande permissivité à une répression arbitraire (7).

Lors des dernières journées de la SFG, Francis Vanoye a souligné les contradictions de notre époque où se côtoient l'ouverture des possibles et leur extrême restriction (8). Ce message ambigu qui laisse entendre que tous les choix sont ouverts, alors que la réalité économique et sociale nous limite, est trompeur. La psychothérapie est elle aussi soumise à ce paradoxe et tiraillée entre deux polarités, celle de continuer de prôner la liberté, ou celle de se modéliser, de se conformer. La vigilance adoptée sous la pression environnementale est sans doute un réajustement salutaire aux débordements des années soixante-dix, si elle ne se cantonne pas à une réponse opportuniste aux tendances puritaines du jour. Francis Vanoye nous met en garde contre les réflexes d'épuration qui peuvent conduire à des phénomènes de bouc-émissaire ou de lynchage. Un trop grand souci d'orthodoxie ou de pureté risque de nous entraîner dans la chasse aux sorcières et à condamner les personnes plutôt que d'entreprendre une réflexion sur les dérives inhé-

7 - J'ai décrit ce contexte et les dérives qui peuvent en découler dans l'article «Ecueils» de la revue n° 15.

8 - Exposé introductif de Francis Vanoye «A bâtons rompus», le 4 Mars 2000.

Chantal Masquelier-Savatier

rentes à une pratique expérientielle. Souvenons nous de l'interpellation de Freud à Ferenczi qui dérogeait à la sacro-sainte règle d'abstinence en initiant une technique active, incluant des gestes de tendresse et de maternage.

Pour un gestaltiste, s'impliquer physiquement dans la relation thérapeutique, c'est reconnaître l'importance des corps en présence. Ne pas en tenir compte serait scotomiser une partie du champ et se priver d'un outil essentiel dans la relation. Mais s'impliquer, c'est aussi s'exposer... Le sens du travail corporel en Gestalt, est d'augmenter l'étendue du champ disponible à la conscience ; cela afin de renforcer ou de restaurer le sentiment continu d'exister en habitant son corps. Plusieurs stratégies ou situations peuvent être utilisées, à cette fin : l'awareness, l'expression non verbale, le travail postural, le contact physique, l'immersion dans l'eau ou dans la nature, l'expérience de la régression, de la nudité ou du massage. Dans le contexte contemporain, certaines de ces pratiques sont remises en question, mais il serait dommage de basculer d'un excès dans l'autre et de se priver de ces leviers puissants dont beaucoup d'entre nous ont expérimenté la pertinence.

Le fait même de parler du corps est aujourd'hui risqué et en faire le thème de ce numéro de la revue nous oblige à clarifier nos idées, en gardant une ouverture aux différentes pratiques qui se réclament de la Gestalt, dans l'éventualité d'ouvrir un débat. Notre comité de lecture s'est trouvé confronté à des choix déontologiques devant la sélection des articles. Nous avons décidé de ne pas nous protéger frileusement en ne publiant que des articles impeccables, dégagés de tout soupçon, ce qui risquerait à terme de produire une revue insipide. Nous avons donc pris le risque de diffuser certains auteurs qui osent expérimenter et éprouver leur identité de gestaltiste dans des champs variés tels la nature, la sexualité, la danse, le massage... Ainsi, nous espérons en présentant ces témoignages ouvrir une réflexion profonde tant théorique que philosophique sur les enjeux corporels de la relation thérapeutique.

Ce *DOSSIER* sur le corps est ouvert par Marie-Laure Gassin qui présente une démarche originale. Elle pousse l'aventure jusqu'à sortir des murs du cabinet et entraîne ses patients dans une confrontation réelle avec la nature. C'est pour elle une manière de *donner du corps* à l'expérience thérapeutique. Ce récit pittoresque fait suite à un premier épisode sur la conception de l'existence sous-jacente aux expérimentations que propose l'auteur. Sa réflexion débouche sur une quête spirituelle dont elle nous fera part dans un prochain numéro.

Nous n'avons pas de grande surprise en redécouvrant combien la Gestalt gingerienne est corporelle. Serge Ginger résume agréablement son optique et sa pratique thérapeutique, fruit incontestable d'une longue trajectoire professionnelle. Bien que reconnaissant le grand éventail des postures possibles en Gestalt-thérapie, il prône pour sa part *l'incarnation du verbe* se situant délibérément en réaction aux psychothérapies analytiques trop verbales. Il joue sur l'étymologie du mot interdit pour valoriser l'inter-communication, invitant le thérapeute à ne pas se restreindre à la parole et à élargir sa gamme d'intervention à l'expression du corps. Il regrette le sens restrictif de l'interdit qui empêche, et insiste sur l'inter-dit qui autorise la relation. J'espère ne pas trahir l'auteur en ajoutant que ce qui permet la relation, c'est l'ouverture d'un espace *inter* c'est-à-dire *entre deux*, donnant accès au tiers qui sépare et ouvre à la triangulation ? La fonction du tiers et de la loi prend alors un sens symbolique en permettant de se *dire entre*. Ce jeu de mots nous amène à réfléchir à la question des limites et de la différenciation ce qui ouvre un passionnant débat de fond.

Ce débat se poursuit avec l'article de Brigitte Martel qui a le courage d'aborder franchement le thème de la sexualité. Elle considère le fait «d'être sexué(e)», comme une donnée existentielle particulière qui émerge sur le fond des cinq contraintes mentionnées habituellement qui viennent ainsi colorer la sexualité de chacun. Comparant le cycle de la réponse sexuelle, avec notre cycle du contact, cette collègue pose l'hypothèse d'une corrélation entre les interruptions du cycle et la gestion de l'agressivité. Elle introduit le concept de *sexualité dentale*, fai-

sant allusion à la terminologie de Perls pour qui l'agressivité est le vecteur de la relation avec l'environnement et donc avec autrui. Il est ainsi logique que sexualité et agressivité soient associées pour un fonctionnement adéquat. Cet exposé est illustré de vignettes cliniques appropriées tirées de sa grande expérience en la matière.

Deux auteurs nous livrent chacune leur expérience particulière d'une pratique corporelle, l'une du massage, l'autre de la danse. L'approche gestaltiste les amène à exercer différemment leur formation initiale et à approfondir l'aspect relationnel et thérapeutique. Ulla Bandelow applique l'art du contact au toucher corporel. Elle ne se cantonne pas à la technique du massage mais développe une dimension thérapeutique dont *l'intimité physique* peut être un outil. Mettant délibérément la relation transférentielle entre parenthèses, elle est consciente de bousculer certains tabous. De son côté, Laurence Luyé-Tanet, s'appuyant sur la conscience du schéma corporel, transforme artistiquement la danse en thérapie groupale. Elle réintroduit des rituels collectifs (initiation-deuil) qui donnent à la danse la *fonction symbolique* et la *dimension sacrée* qu'elle occupe dans les sociétés primitives.

Pour clore ce *DOSSIER*, j'ai remis à jour un article qui compare la Gestalt et la bioénergie. Mon parcours personnel qui s'appuyait il y a une douzaine d'années sur ces deux approches me permettait d'intégrer des polarités complémentaires. Ce travail d'écriture m'a permis d'accéder à une étape d'assimilation et de transmission de mon expérience. Reprenant ce travail aujourd'hui, j'insiste davantage sur ce qui distingue la Gestalt-thérapie de toute approche psycho-corporelle à savoir son ancrage phénoménologique dans une perspective de champ. Le corps ne se résume ni à une médiation, ni à une voie d'accès, *le corps nous constitue* et fait partie intégrante de la relation avec autrui et avec l'environnement.

Dans la rubrique *REBONDS*, le texte philosophique d'Emmanuelle Gilloots ouvre une réflexion profonde sur la *dignité humaine*. Cette réflexion rebondit sur le questionnement

ouvert dans le numéro précédent, sur les valeurs existentielles, en ajoutant la dimension éthique du respect de la personne dans son unicité, qui fonde sa dignité de sujet. Cet apport semble particulièrement judicieux dans un ouvrage qui traite du corporel et de la sexualité. L'auteur décrit quatre registres, sources d'enseignement pour le thérapeute : celles du roi, du prêtre, du prophète et du sage. Dans cette lignée, le psychothérapeute a une mission d'accompagnateur de la difficile condition humaine.

Enfin, nous avons la chance d'insérer dans nos pages *HORS DOSSIER*, un article conséquent qui traite de la question du diagnostic en Gestalt-thérapie. Le soin méticuleux qu'apporte Anne Bienfait à traduire l'argumentation de Daan Van Baalen, médecin néerlandais, nous rend accessible la pensée de ce dernier. La traductrice propose d'ailleurs, de prolonger ce rôle de médiateur en servant d'interprète aux élaborations créatives des gestaltistes d'Europe du Nord. En l'occurrence, Daan Van Baalen renverse la conception habituelle du diagnostic figé, posé sur un objet, en déclarant que le diagnostic et celui qui le pose font partie intégrante du champ. Ainsi ce diagnostic, fonction de la relation thérapeutique, devient dynamique, évolutif. Nous sortons de la dialectique stérile *sujet-objet* et nous rentrons dans un rapport *sujet-sujet*. C'est la relation elle-même qui devient l'objet du diagnostic. Après l'injonction provocante de Perls «parler à *propos de*, c'est de la merde de taureau», il faut une certaine audace pour remettre cette question du diagnostic en chantier et refuser d'entériner les impasses invalidantes. C'est la même démarche qui avait animé la SFG pour organiser les journées d'études sur ce thème en mars 1999. Cet article peut servir de tremplin pour poursuivre cette réflexion...

Dispersées ça et là, au milieu de ces pages intenses, les rimes de Claude Haza offrent une respiration, une détente. Ces morceaux sont soigneusement choisis par Françoise Rossignol ; nous sommes sensibles à la manière dont elle soigne ainsi son départ. C'est peut-être une manière d'imprimer

Chantal Masquelier-Savatier

une trace dans le corps de ce numéro qu'elle a elle-même coordonné avant de me passer le relais de sa responsabilité au poste de directrice de la revue. Ces poèmes s'accordent aux sculptures, pour mettre le corps en figure et nous inviter à la contemplation et à la méditation... Geneviève Henry-Savatier puise dans la terre glaise, matière vivante et sensuelle, la célébration du corps. Comme dans un musée, nous parcourons l'exposition des œuvres qu'elle nous a confiées. Nous déambulons de page en page, attentifs à chaque découverte, tournons autour des socles, prenons du recul, et ainsi fascinés multiplions les regards possibles sur chaque objet, en fonction de l'angle de vue. Là encore l'ouverture du champ visuel donne accès à différentes facettes du même objet : l'expression, l'attitude se transforment selon que nous l'observons de face ou de dos, de dessus ou de dessous, de près ou de loin. Un seul élément change et tout change. Dans une conversation récente, ce sculpteur me livrait «chaque personne à sa manière de toucher, de caresser. La terre prend forme sous ses doigts, quelque chose émane d'elle malgré elle, c'est son empreinte. Si elle lâche son vouloir, son savoir, et laisse place à l'écoute subtile d'une harmonie intérieure, sa création va émouvoir autrui et rejoindre l'universalité...».(9) N'est-ce pas dire encore et encore que trouver l'accord passe par le corps ?

9 - Geneviève Henry-Savatier est sculpteur. Son matériau favori est la terre. Elle anime des ateliers de développement personnel à partir de la créativité. Certaines de ses œuvres ont été sélectionnées pour l'exposition sur l'harmonie des «Artists For Peace» (AFP) qui aura lieu à Genève en août 2000.